

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LA

GAZETTE DES FAMILLES

CANADIENNES ET ACADIENNES.

JOURNAL RELIGIEUX, AGRICOLE ET D'ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Vol. 8. Ottawa, 1er Décembre 1877. No. 12.

M. l'Abbé E. GUILMET, Rédacteur-en-Chef.

Aux Lecteurs.

Avec la présente livraison se termine la 8e année d'existence de la *Gazette des Familles*.

Publier un journal pour la famille est une tâche grave et difficile, et nous osons croire au succès de notre mission, puisque cette Revue des Familles a su mériter le haut patronage des Evêques de la Province ecclésiastique de Québec, qui ont permis de faire cette déclaration, au frontispice même de la *Gazette des Familles*.

Destiné à entrer dans toutes les classes de la société, ce journal a pour but de former de bons jeunes gens, de vertueuses filles, des épouses et des mères dévouées ; en leur inspirant, avec l'amour de Dieu, celui de leurs devoirs de famille ; en leur enseignant à faire, riches ou pauvres, le bonheur et la gloire de leur maison. Il a encore pour but d'orneur leur esprit par le récit des faits célèbres dans l'histoire, par les tableaux saisissants renfermés dans l'abrégé que nous publions de l'*Histoire de l'Eglise* et de celle de *Marie de l'Incarnation* ; enfin, d'élever leur âme par de nobles et généreux exemples.

A commencer du 1er Janvier prochain, la *Gazette des Familles* sera publiée tous les quinze jours, les 1er et 15 de chaque mois, par feuille de 16 pages, double colonne, composée de matières choisies, morales et intéressantes, utiles et littéraires. Le choix des matières permet donc à cette Revue d'être admise et confiée sans danger aux mains des adolescents et des jeunes personnes de la famille.

Le prix de l'abonnement, à l'avenir, est fixé à \$1.00, en conséquence des améliorations apportées dans la publication de la *Gazette des Familles*; et l'abonnement est annuel.

Nous prions les nombreux amis et protecteurs de cette œuvre de vouloir bien continuer d'accorder à cette publication leur puissant patronage.

Les Abonnés qui n'ont point encore payé pour l'année 1877 (\$0.60), sont invités à le faire le plus tôt possible.

M. l'Abbé GUILMET continuera d'en être le rédacteur-en-chef.

Toute correspondance, tant pour abonnement, envoi d'argent, que pour la rédaction, doit être adressée comme suit :

A Mr. l'Administrateur de la *Gazette des Familles*,
Ottawa.

Les Abonnés qui n'auraient point reçu toutes ou quelques-unes des livraisons déjà parues pour l'année 1877, voudront bien nous en informer, afin d'y faire droit.

L'ADMINISTRATEUR.

AVIS.

Afin d'éviter les frais et le travail d'expédier des *Reçus* à ceux qui paient, nous accusons réception de tout montant d'abonnement dans la *Gazette* même. Il sera facile à chacun de réclamer si son nom se trouvait omis.

Nous invitons nos dévoués abonnés à nous envoyer le plus tôt possible le prix de leur abonnement pour l'année 1878 (\$1), afin de nous mettre en état de rencontrer nos obligations de chaque jour.

HISTOIRE DE L'ÉGLISE.

XXVI.

L'Eglise et les Barbares.

§ 3.—L'ANGLETERRE.

C'est à S. Grégoire le Grand, pape et docteur, que l'Angleterre doit sa conversion.

Déjà, au 11e siècle, la vraie foi avait été prêchée dans la Grande-Bretagne. Mais, au Ve siècle, une invasion de peuples du Nord, appelés les Anglo-Saxons, qui étaient païens et féroces, avait fait disparaître presque les traces du christianisme.

S. Grégoire le Grand, n'étant encore que moine, vit un jour exposés sur un marché de Rome, des esclaves anglo-saxons. Frappé de leur beauté : "Ce ne sont pas, dit-il, des Angles, mais des Anges. *Non Angli, sed Angeli.*" Et, désolé de penser que ce peuple était étranger à la connaissance de l'Évangile, il voulut partir pour le leur porter. Il partit en effet ; mais les habitants de Rome se montrèrent si affligés de son départ que le pape fit courir après lui, avec ordre de le ramener.

Devenu pape à son tour, Grégoire se rappela ses *Anges*, et envoya, pour les convertir, Augustin, supérieur du monastère de Saint-André à Rome, et plusieurs de ses religieux.

Ceux-ci eurent un moment d'hésitation et voulaient revenir, effrayés de la réputation de cruauté des Angles et des Saxons.

Grégoire les exhorta à persévérer, et ils abordèrent en Angleterre, au pays de Kent. Le principal roi du pays, Ethelbert, était païen ; mais il avait épousé la fille de Cariber roi de Paris, Berthe, laquelle était catholique.

Le roi reçut bien les missionnaires, les écouta avec une certaine curiosité bienveillante ; plus frappé par le doux éclat de leurs vertus, il se convertit et fut baptisé. Plus de dix mille de ses sujets furent baptisés en même temps que lui.

Les rapports les plus étroits s'établirent entre le roi et la reine, S. Augustin devenu évêque de Cantorbéry et le grand pontife S. Grégoire, ainsi que cela est attesté

par de nombreuses lettres de celui-ci qui nous ont été conservées.

Ethelbert fit réparer une vieille église aux environs de Cantorbéry. C'est là qu'Augustin s'établit; c'est de là qu'il rayonnait dans le pays, portant la bonne nouvelle de l'Évangile aux populations encore à demi sauvages.

Après la mort d'Augustin, son œuvre se continua. Bientôt Edwin, roi des Northumbriens, peuple qui habite le nord de l'Angleterre, se convertit. Son exemple, les paroles de l'évêque Paulinus, la bonne foi du grand-prêtre des idoles, Coiffy, qui fut l'un des premiers à reconnaître la vérité, tout cela finit par amener la conversion de la nation presque entière.

Vers la fin du VII^e siècle, les mœurs des Anglo-Saxons étaient adoucies; le Christianisme régnait partout, et avec lui de telles vertus et une telle ferveur qu'on appela l'Angleterre *l'Ile des Saints*.

Il est juste d'ajouter que l'Irlande aussi et l'Ecosse furent évangélisées par des envoyés des pontifes romains. Citons S. Patrick ou Patrice, l'apôtre de l'Irlande, que le pape S. Célestin, ordonna évêque et qu'il envoya en Irlande, où il opéra de nombreux miracles et d'innombrables conversions.

Nous aurions encore bien des choses à dire sur les origines catholiques de l'Angleterre, sur les saints qu'elle produisit en si grand nombre, S. Alfred le Grand, l'un des plus beaux types du monarque chrétien, S. Dunstan, S. Colomban, S. Thomas de Cantorbéry.

Hélas! pourquoi faut-il que, lors de la grande révolte du XVI^e siècle, lorsque Luther et Calvin portaient la désolation au sein de l'Europe catholique, et renouelaient les ravages et les violences des ariens, des pélagiens, des iconoclastes, pourquoi faut-il que l'Angleterre ait pris, pour ainsi dire, la tête de ce mouvement déplorable.....!

Pendant trois siècles, les plus cruelles persécutions — persécutions tyranniques d'abord, sous Henri VIII et sous Elisabeth; depuis, ce qui est pis peut-être, persécutions légales, — semblèrent vouloir effacer du sol anglais jusqu'au souvenir de la vieille foi catholique.

Pourtant, vers la fin du dernier siècle et le commencement de celui-ci, grâce en partie aux exemples et aux leçons donnés par les prêtres français que la tourmente révolutionnaire avait jetés sur le sol britannique,

les lois portées contre les catholiques s'adoucirent, et commença un mouvement très-consolant de retour vers la véritable Eglise. Ce mouvement n'a fait que s'accélérer. Le nombre et l'importance des conversions va s'augmentant tous les jours. Nos religieux, nos sœurs de charité, nos dignitaires ecclésiastiques, ne craignent pas de se montrer en public, dans les plus grandes villes d'Angleterre. D'éminents théologiens, qui sont en même temps des écrivains de premier ordre, les Wiseman, les Newman, les Faber, les Manning ont surgi parmi les catholiques d'Angleterre et se sont imposés à l'admiration de leurs concitoyens protestants.

Prions Dieu, mes chers amis, pour que l'Eglise, attristée ailleurs par tant de lâchetés et de défections, soit consolée et réjouie par le retour complet de ce grand royaume, de cette nation qui porterait à la défense de la vérité reconquise de si grandes et de si généreuses qualités.

XXVII.

§ 4. — L'ALLEMAGNE.

Pour ne pas interrompre notre sujet des rapports de l'Eglise avec les Barbares, de l'évangélisation de l'Europe, et des premières assises posées sur lesquelles devait s'élever la civilisation moderne, disons quelque chose de l'Allemagne et de son apôtre S. Boniface.

Les Anglo-Saxons étaient de race germane. Dès qu'ils furent convertis au christianisme, ils voulurent communiquer ce bienfait à leur pays d'origine. C'est par des moines anglais que l'Allemagne fut évangélisée. A la tête de ces moines était S. Boniface, connu d'abord sous le nom de Winfrid.

C'est une des plus belles figures d'apôtre que l'on puisse imaginer.

D'une piété précoce, il se prit, dès sa petite enfance, de passion pour la vie religieuse, et entra, avant sept ans, dans un monastère : il y fit des progrès rapides particulièrement dans l'étude des sciences ecclésiastiques. A trente ans, ordonné prêtre, il obtint la permission de partir pour l'Allemagne, afin de travailler à la conversion des infidèles.

Ce premier voyage eut peu de succès, et Winfrid dut retourner en Angleterre. Bientôt après, nous le retrouvons à Rome, où il obtient du pape la mission de prêcher l'Évangile à toutes les nations infidèles.

Il évangélisa successivement la Frise, la Hesse, la Bavière, la Thuringe.

Puis il retourna à Rome rendre compte de ses travaux. Le pape le loua et l'ordonna évêque, changeant son nom de Winfrid en celui de Boniface, et le renvoya en Germanie, avec des lettres de recommandation pour Charles Martel, duc des Franks.

C'est une chose remarquable que, chaque fois qu'il revenait de Rome, — il y fit trois ou quatre voyages, — il semblait qu'il eût puisé dans ce centre de l'unité catholique des forces nouvelles : sa parole était plus éloquente et plus persuasive ; les conversions se multipliaient, les mœurs s'adoucissaient, la vraie religion poussait dans le cœur des peuples de plus profondes racines.

Trois papes, successivement reconnaissant le mérite de Boniface et son dévouement sans limites à la chaire de Pierre, le nommèrent leur légat en Allemagne. Il en profita pour rétablir la discipline ecclésiastique, non-seulement en Allemagne, mais en France, pour fonder des monastères et des écoles, entre autres le fameux monastère de Fulda.

L'un des trois papes que nous avons nommés, Zacharies, à la prière des Franks et en considération des travaux apostoliques de Boniface, érigea la ville de Mayence en métropole. "Nous ordonnons, dit le pontife, par l'autorité du bienheureux apôtre Pierre, que la susdite Église de Mayence soit à perpétuité métropole, pour vous et pour vos successeurs ; qu'elle ait sous elle cinq villes, savoir : Tongres, Cologne, Worms, Spire et Utrecht, et toutes les autres de la Germanie que vous avez converties à la foi."

D'ordinaire, lorsqu'on arrive aux confins de l'extrême vieillesse, on aspire à se reposer : on prend sa retraite.

Autres étaient les sentiments de cet infatigable apôtre S. Boniface.

Comme ses infirmités lui rendaient difficile l'accomplissement des fonctions épiscopales, il usa de la liberté que lui avait donnée le pape Zacharie, et se désigna un successeur sur le siège de Mayence. Ce fut S. Lui, un de ses disciples.

Quant à lui-même, il résolut de consacrer la fin de sa vie à l'évangélisation de la France, par laquelle il avait débuté, quarante ans auparavant, dans la carrière apostolique.

Rien de plus touchant que ses adieux à ses disciples. Il avait le pressentiment qu'il ne reviendrait pas.

Les débuts de sa mission furent heureux. Il baptisa plusieurs milliers de païens, et leur indiqua un jour et un lieu où il les retrouverait pour leur administrer le sacrement de confirmation.

Au jour dit, Boniface et ses compagnons arrivèrent. Mais, au lieu des nouveaux chrétiens, ils rencontrèrent une véritable armée de païens. Impossible de se défendre. Boniface salue avec joie le martyr, et encourage ses compagnons par ces belles paroles du Maître : "Ne craignez pas ceux qui peuvent tuer le corps, mais qui sauraient donner la mort à l'âme."

Ils furent tous impitoyablement massacrés. Mais, là encore, le sang des martyrs fut une semence de chrétiens.

Les fidèles voulurent punir les téroces païens qui avaient tué Boniface et ses compagnons. Ils leur firent une guerre, à la suite de laquelle la plupart se convertirent.

Le corps de S. Boniface fut enterré à Fulda, où on le vénère encore aujourd'hui.—(A continuer.)

LITTERATURE.

Ce que peut souffrir une Mère.

HISTOIRE VÉRITABLE.

(Suite et Fin.)

III.

Sur le marché du vendredi, du côté de la ruelle du Faucon, se trouvait parmi d'autres objets une petite charrette à deux roues, semblable à ces charrettes à la main qu'on nomme à Anvers *bac à moules*, parce qu'elles

sont principalement employées au transport de ces mollusques. Non loin de là se tenait un homme qui semblait en proie à un profond abattement : les bras croisés sur la poitrine, il portait continuellement ses yeux humides du bac à moules au crieur, qui était occupé un peu plus loin à vendre d'autres meubles. De temps en temps, l'homme attristé frappait du pied le sol, comme s'il eût été assailli de préoccupations pénibles ; mais chaque fois il retombait dans un morne désespoir, quand son regard s'abaissait sur l'instrument qui jusque là lui avait servi à gagner, en brave ouvrier, son pain de chaque jour.

Tandis qu'il était enfoncé dans ses désolantes réflexions, deux jeunes dames arrivaient d'un pas rapide sur le marché : l'une d'elles remarqua la douloureuse expression des traits de l'ouvrier, car elle arrêta sa compagne au coin de la ruelle du Faucon et lui dit :

N'avez-vous pas vu, Adèle, quelle tristesse est empreinte sur le visage de cet homme !

—De quel homme, ma chère Anna ?

—De celui qui frappe du pied. Voyez comme ses coudes se contractent contre son corps. Bien sûr, Adèle, c'est un malheureux.....

—Peut-être, Anna : Dieu soit loué si ce ne sont pas des mouvements de colère.

—Non, Adèle, je connais cela trop bien. Le malheur véritable porte une empreinte qu'on ne peut méconnaître. Il attire à lui les cœurs généreux et éveille en eux une douce émotion de pitié. La méchanceté et la colère repoussent, au contraire, ceux qui en sont témoins. Je ne me suis pas trompée, ma chère amie, cet ouvrier est une victime de ce long hiver. Vois, ses vêtements ne sont ni sales ni déchirés ! Allons à lui ; je me sens la force de lui demander la cause de son chagrin.

Les deux amies se dirigèrent vers l'ouvrier ; mais, au moment où elles s'approchaient de lui, il fut précisément accosté par une personne qui paraissait appartenir comme lui, à la classe ouvrière, et qui lui frappa sur l'épaule en disant :

—Eh bien, François, que dis-tu de ce petit temps ? Il fait froid, hien ? Viens-tu avec moi ? Je paie une goutte.

L'ouvrier désolé secoua vivement l'épaule sur laquelle s'était posée la main de son ami, et ne répondit.

rien. L'autre, s'étonnant, le regarda en face et remarqua combien ses yeux étaient égarés.

François, s'écria-t-il, qu'as-tu, mon ami ?

La réponse se fit encore attendre, et les deux dames eurent le temps de se rapprocher un peu pour mieux entendre ce qu'allait dire celui qu'elles présumaient être malheureux.

Une voix sourde, entrecoupée par de longues aspirations et trahissant une émotion profonde, répondit enfin :

—Vois-tu, Grégoire, tu me parles de goutte, hein ? Mais j'aimerais mieux mourir que boire un verre de genièvre ! Si tu savais, mon garçon, quel chagrin j'ai.....

Ces paroles furent dites avec tant de tristesse que Grégoire se sentit tout ému et quitta son ton léger pour parler plus sérieusement ; il saisit la main de son infortuné camarade et dit presque en pleurant :

—François, mon ami, qu'y a-t-il ? On dirait que tu vas mourir. Thérèse est-elle morte ?

—Non, non ! Mais je vais tout te dire à toi, car tu es notre ami. Tu le sais, n'est-ce pas Grégoire, je n'ai jamais été assez paresseux pour ne pas chercher à gagner mon pain, et, grâce à Dieu, jusqu'ici, j'avais su le gagner ; mais c'est fini maintenant. Ma Thérèse, la pauvre chère femme, n'a rien mangé depuis deux jours ; notre petit Jean se tord de faim, et la petite Mariette est morte peut-être à l'heure qu'il est. Le sein de sa mère s'est tari de froid et de privations. Vois-tu, Grégoire, quand j'y pense, je suis capable de me tuer. Pourrais-tu aller mendier, Grégoire !

—Mendier ? non certainement : j'ai encore des mains au bout des bras.

—Eh ! moi aussi ! Mais c'en est venu si loin que nous avons vendu ou mis en gage tout ce que nous possédions, excepté le bac à moules que voilà. Nous avons tant économisé et mangé si longtemps un pain amer pour l'acheter ! Mais enfin, puisque Dieu le veut, qu'il en soit ainsi ! Pourvu seulement que le crieur vienne bientôt par ici et que je puisse porter du pain à ma femme et à mes enfants.....

—Le voilà... Dis-moi, François, demeures-tu toujours dans la rue de la Boutique ?

—Oui !

En cet instant, le crieur s'installa avec sa chaise à

la place où se trouvait le pauvre ouvrier, et se mit à crier à pleins poumons :

—Acheteurs, par ici ! Acheteurs de bac à moules, par ici !

Un sourire passa sur le visage de l'ouvrier. Les deux amis s'entretenaient à voix basse d'une chose qui semblait les mettre en joie.

Le crieur reprit :

—Trente francs pour ce bac à moules ! Trente francs !..... Vingt-cinq ! Il est aussi bon que s'il était neuf, c'est pour rien..... Vingt francs.

Une des dames fit signe de la tête, et le crieur poursuivit :

—Vingt francs, marchand, vingt francs ! Personne ne dit mieux ?

Quelques spectateurs haussèrent à leur tour ; mais la jeune dame dépassait toujours leur mise. Le crieur se tournait de l'un vers l'autre pour saisir les signes des enchérisseurs ;

—Vingt et un francs !

—Vingt-deux.

—Vingt-trois !

—Vingt-quatre !

—Vingt-cinq !

—Vingt-sept francs ! Vingt-sept ! Personne ! personne ne dit rien ? Adjugé ! Bonne chance, Madame !

Anna dit quelques mots au domestique du crieur, et celui-ci, se tournant vers sa maison, cria de toutes ses forces :

—On va payer !

Déjà l'ouvrier était dans la maison du crieur, déjà il songeait à courir chez lui avec l'argent qu'il venait de toucher, non sans avoir jeté un dernier et triste regard sur le bac à moules, lorsqu'il fut apostrophé par l'une des deux dames :

—Voulez-vous gagner quelque chose, mon brave homme ?

—Qu'y a-t-il pour votre service, Madame ?

—Nous voudrions voir chez nous ce bac à moules.

—Je suis fâché, Madame, de ne pouvoir l'y conduire. J'ai une commission pressée.

Anna, qui était très-compatible et qui connaissait

mieux que son amie les pauvres, dit précipitamment à l'ouvrier près de s'éloigner :

— C'est rue de la Boutique que nous allons ;

— Alors je suis à vos ordres, Madame. car je vais justement de ce côté !

Il empoigna le bac à moules, le dégagea du milieu des objets épars sur le sol, et suivit les deux dames qui marchaient passablement vite. Un amer chagrin oppressait sa poitrine à la pensée qu'il lui fallait mener pour autrui cette charrette qui avait été la sienne, mais la certitude que, grâce à l'argent de la vente, il allait sécher les larmes de son excellente femme, mêlait à sa tristesse une douce consolation. Il reçut avec peine des dames l'ordre de s'arrêter devant une boutique. Mais il ne tarda pas à pouvoir se remettre en route, car à peine les deux dames étaient-elles entrées dans la boutique qu'on jeta sur la charrette un sac de pommes de terre, deux ou trois grands pains ; du bois, et qu'Anna elle-même y plaça soigneusement un pot de grès.

Arrivé dans la rue de la boutique, l'ouvrier demanda où il devait conduire le bac à moules. Anna répondit avec intention :

— Allez toujours ? C'est plus loin !

Malgré cet ordre, il s'arrêta devant une humble porte qu'Anna reconnut pour celle-là même qu'elle avait été sur le point de franchir le matin. L'ouvrier ôta sa casquette et dit avec politesse :

— Mesdames, permettez-moi, s'il vous plait, d'entrer un instant dans cette maison.

La permission donnée, il poussa la porte et entra, suivi de près par les dames, qui pénétrèrent avec lui dans la chambre.

Un frisson d'épouvante glaça Anna et son amie. Le spectacle qui frappait leurs yeux était effrayant et funèbre. La jeune femme, assise auprès du lit, gisait inanimée sur la pierre, les joues pâles, les yeux fermés, la tête renversée sur le bord du lit, insensible comme un cadavre. Au moment où les dames entraient avec le père, le petit garçon saisissait les bras inerte de sa mère et criait :

— Chère petite maman, j'ai faim !..... un petit morceau de pain, je t'en prie !

Le mari, sans faire attention à la présence des deux amies, s'élança vers sa femme, l'appela d'une voix déses-

pérée, s'arracha les cheveux, en ne proférant que des paroles entrecoupées :

—Thérèse ! s'écriait-il..... Oh ma chère Thérèse malheureuse femme ! Seigneur, mon Dieu, est-ce possible ? Morte.....morte de faim et de froid ? Avions-nous mérité cela ?

Soudain il saisit un couteau sur la table ; mais Anna, qui avait vu ce mouvement, jeta un cri d'angoisse, s'élança sur lui et lui arracha l'instrument meurtrier.

—Votre femme n'est pas morte ! s'écria-t-elle. Tenez ! courez vite chercher du vin !...

Elle lui donna une pièce de monnaie en lui montrant la porte.

Il se précipita hors de la chambre et disparut comme une flèche.

Anna souleva la pauvre mère dans ses bras. Son manteau de satin et son chapeau de velours se frippèrent au contact des misérables vêtements de l'infortunée. Mais elle songeait vraiment bien à cela ! Elle prodiguait à Thérèse les soins qu'elle eût prodigué à une sœur. Et, en effet, dans sa miséricorde, elle regardait comme sa propre sœur, selon le commandement du divin Jésus, cette femme agonisante. Elle avait tiré de sa poche une orange et en exprima le jus sur les lèvres bleues de la malade, dont elle frictionnait énergiquement les mains. Elle poussa un cri de joie en voyant s'ouvrir les yeux de la mère ranimée.

Pendant ce temps, Adèle ne s'était pas bornée à contempler cette scène de famine et de misère. Aussitôt qu'elle avait entendu la supplication du petit garçon, elle avait couru vers le bac à moules et en avait rapporté le pot de grès et un pain, en chargeant l'enfant de jeter du bois sur le feu.

Dès que Jean eut aperçu le pain, ses yeux ne s'en détachèrent plus et il redemanda une tartine. Adèle, qui, le matin encore, témoignait tant de répulsion pour les pauvres, fut si émue à l'aspect de tant de souffrances qu'elle prit elle-même le couteau sur la table et appuya le pain sur sa poitrine, au préjudice de son élégante toilette, pour couper la tartine que l'enfant désirait si ardemment.

—Tiens, mon enfant, dit-elle, mange à ton appétit. Tu n'auras plus à souffrir de faim.

L'enfant saisit avec joie la tartine, baisa la main en

signe de reconnaissance, et adressa à Adèle un si doux regard que celle-ci dut se détourner pour cacher les larmes que l'émotion lui arrachait.

En même temps la mère ouvrait les yeux et les fixait avec bonheur sur son enfant, occupé à assouvir sa faim. Peut-être allait-elle remercier sa bienfaitrice, mais le retour de son mari l'en empêcha. Lui, voyant, contre son attente, sa femme revenue à la vie, déposa précipitamment une bouteille sur la table, s'élança vers sa compagne, la saisit dans ses bras et l'embrassa à plusieurs reprises avec égarement ; il la tenait enlacée comme s'il eût craint de la perdre encore et répétait continuellement :

— Chère Thérèse, tu vis encore, ma femme bien-aimée ! J'ai l'argent de notre bac à moules ; nous avons de quoi manger maintenant. Sois tranquille ! Oh ! mon Dieu ! Vois-tu, dans mon malheur, je suis encore aussi joyeux que les anges..... C'est bien vrai, ma chère Thérèse, car je croyais ne jamais te revoir en ce monde.

Anna s'approcha avec une tasse pleine de vin et la porta aux lèvres de la faible femme. Tandis que celle-ci buvait la fortifiante liqueur, le mari jetait des regards pleins de surprise sur Anna et sur son amie, qui, un peu plus loin, se tenait près du feu avec Jean et mettait en avant les petites mains du petit bonhomme en disant :

— Chauffe bien tes mains mon petit homme, et mange bien vite ta tartine ; je t'en donnerai une autre après celle-là.

L'ouvrier semblait sortir d'un rêve ; on eût dit qu'il s'apercevait seulement de la présence des deux amies.

— Mesdames, dit-il, en balbutiant, pardonnez-moi si je ne vous ai pas encore remerciées du secours que vous avez prêté à ma pauvre femme. Vous êtes bonnes de vouloir entrer dans notre misérable logis, et je vous en remercie mille fois !

— Bonnes gens, répondit Anna en élevant la voix, nous savons ce que vous avez souffert de la faim et du froid, et combien vous eussiez gémi de devoir aller mendier votre pain, parce que, comme d'honnêtes ouvriers, vous préférez gagner votre vie à la sueur de votre front. De pareilles sentiments méritent une récompense. Vous n'aurez plus à souffrir d'aucune privation désormais !

Elle mit une poignée d'argent sur la table et continua.

—Voilà de l'argent ; à votre porte il y a des pommes de terre, du bois et du pain : tout cela vous appartient. Quant au bac à moules, il n'a pas été vendu ; servez-vous-en pour gagner votre pain quotidien, vivez toujours honnêtement, ne mendiez pas ; mais si la faim et le froid viennent encore vous surprendre, voici ma carte ; vous y trouverez mon nom et ma demeure, et je serai toujours votre protectrice et votre amie.

Tandis qu'Anna parlait, on n'entendait pas un soupir dans la chambre, tant était grand le silence qui y régnait ; mais un torrent de larmes coulait des yeux de l'ouvrier et de sa femme. Le premier ne pouvait articuler un mot ; seulement il regardait alternativement les deux jeunes femmes avec un étonnement qui laissait voir assez qu'il ne pouvait croire ce qu'il entendait. Lorsque Anna eut fini de parler, la mère se laissa tomber de la pierre sur le sol, et, se traînant sur ces genoux en pleurant, elle prit dans les siennes la main d'Anna et s'écria en la baignant de larmes :

—Oh ! mes chères dames, vous ferez une bonne mort ! Dieu vous récompensera de ce que vous êtes venues chez nous comme des anges gardiens et de ce que vous m'avez sauvée de la mort.

—Êtes-vous contente maintenant, mère ? demanda Anna.

Oh ! oui, ma bonne dame, nous sommes bien heureux à cette heure ; voyez notre Jean danser près du feu, le pauvre petit ! Et si cet innocent agneau qui est là mourant pouvait parler, lui aussi, Madame, vous bénirait et vous remercierait.

A ces mots, Anna courut à l'enfant malade, et, présumant que le besoin l'avait aussi conduite près de la tombe, elle donna à Adèle le signal du départ : celle-ci, qui prenait plaisir à la joie du petit garçon, le souleva dans ses bras, lui donna un baiser sur la joue, et rejoignit son amie. Anna se dirigea vers la porte et dit au moment de sortir :

—Soyez tranquilles, braves gens ; dans une demi-heure, un médecin sera près du lit de votre enfant ; et je n'en doute pas, mère, vous la verrez femme un jour.

Un vrai sourire de bonheur illumina en même temps les traits de l'ouvrier et de sa femme.

Tous deux coururent à la porte, et mille bénédic-

tions, mille expressions de reconnaissance s'échappèrent de leurs lèvres jusqu'au moment où les deux bien-faisantes amies disparurent à leurs yeux.

Ni Anna ni Adèle ne dirent un mot jusqu'au marché au bétail : leur cœur était plein, leur âme trop émue à toutes deux pour qu'elles pussent rendre leurs émotions par des paroles.

— Eh bien, dit enfin Anna, dites-moi, Adèle, trouvez-vous les pauvres gens aussi sales et dégoûtants qu'on le croit ordinairement ?

— Oh non ! répondit Adèle, je suis bien heureuse de vous voir rencontrée. Il me semble que je ne sais quoi de saint m'élève l'âme, et je ressens une émotion qui m'était inconnue. Je n'ai plus les pauvres en horreur ; n'avez-vous pas vu que j'ai pris ce petit garçon sur mes genoux et que je l'ai embrassé ? Quel charmant et gentil enfant ! je l'aime déjà.

— Pauvre petit Jean ! les larmes s'échappaient de ses yeux quand il vous a vu partir. Dites-moi, ma chère, y a-t-il sur la terre plus grand bonheur que le nôtre ? Ces braves gens mouraient de faim ; ils levaient les mains vers le ciel et imploraient l'aide du Seigneur. Nous sommes venues vers eux comme des envoyés de la miséricorde divine ; ils se sont agenouillés devant nous comme des anges qui venaient leur annoncer que leur prière était exaucée, et c'est Dieu qu'ils ont béni et remercié en nous..... Oh ! Anna, notre vie mondaine, peut-être légère et vaniteuse....., les larmes de joie de ces bonnes gens racheteront plus d'une de nos fautes !

— Ne m'en dites pas plus, dit Adèle tout émue, j'en ai assez compris ; oh ! dès maintenant je veux sortir avec vous tous les jours pour visiter les pauvres et participer à vos bonnes œuvres. Oui, car aujourd'hui seulement je connais une joie céleste, une sorte de béatitude sur la terre... Sainte bienfaitrice ! malheureux sont les riches qui ne te connaissent pas ! De quelle douce émotion, de quel sentiment délicieux ils sont privés !.....

En cet instant, elles tournaient le coin de la rue ; et elles disparurent derrière l'angle des maisons.

ESQUISSE MORALE.

Un mari selon les Lois.

J'ai un mari qui connaît parfaitement les lois, et parce qu'il ne fait pas ce qu'elles ne défendent pas, il se croit homme d'honneur. En effet, légalement, personne ne peut l'accuser de se mal conduire ; mais, en réalité, suis-je heureuse dans mon ménage ? Vous allez en juger.

Il y a dix-huit ans que nous sommes mariés, et tous les matins, avant le déjeuner, il me rappelle que je lui dois *obéissance*, et que je puis compter sur sa *protection*. (Code civil, art. 213.) J'écoute sans rien dire, car que répondre ? c'est le texte même de la loi.

Mon mari aime la bonne chère, les poulets, le bon vin ; moi aussi, et cependant, à table, monsieur a sa bouteille particulière dont il boit seul. Sa femme doit se contenter d'un vin fort ordinaire et d'une nourriture commune ; mais il prétend qu'il me fournit *tout ce qui est nécessaire pour les besoins de la vie et qu'il me les donne selon la faculté de son état*. (Art. 214.) Je me tais. J'ai, comme toutes les femmes, une couturière, une lingère, et une marchande de modes ; malheureusement je ne puis rien leur commander sans le consentement de mon cher époux, qui reçoit tous les revenus et tient tout l'argent renfermé dans son secrétaire. Aussi, quand j'ai besoin de payer la plus légère dépense, il me faut, comme une petite fille, aller tendre la main et le prier de me donner de l'argent.

Une fois j'ai voulu me plaindre de cette humiliante obligation ; voici sa réponse : « Nous sommes mariés en communauté de biens, madame ; or, sachez pour votre instruction que *le mari seul administre les biens de la communauté et qu'il peut les vendre sans le concours de sa femme*. (Art. 1421.) Remerciez-moi donc de mon économie, de ma surveillance, de ma bonne administration, et *obéissez*. (Art. 213.)

Dernièrement j'étais un peu indisposée par suite d'une couche ; on me conseilla de changer de logement : notre rue est boueuse, malsaine, et notre appartement sombre et sans air. Je priaï mon mari d'habiter un autre quartier, il refusa. Un an après, il lui prit fantaisie de

donner congé et de louer une petite maison à Etampes, dans la rue de la Savaterie. Alors ma mère était à Paris, ma sœur un peu malade ; je suppliai mon mari de ne pas quitter la capitale ; vaine prière ! Impatentée, je lui dis que je ne partirais pas ; il sourit en me répondant : "Pauvre ignorante, tu me crois méchant, faquin ; non, ma chère femme, non, j'exécute la loi ; elle t'oblige à suivre ton mari partout où il juge à propos de résider. (Art. 214.) Obéis. (Art. 213.)"

Je fis mes paquets : nous montâmes en voiture, et le soir nous étions à Etampes, rue de la Savaterie.

Longtemps après cette triste aventure, on demanda la main de ma fille. J'engageai mon mari à ne point la marier si jeune, et surtout à choisir un autre gendre que celui qui se présentait. Il s'y refusa en me disant :

Le père de mon futur gendre est un conseiller d'état ; il me fera nommer maître des requêtes. C'est un homme qui est plein d'esprit, d'usage du monde : vous le connaissez ; depuis longtemps nous somme liés ensemble. Il vous paraissait comme à moi charmant sous tous les rapports, et aujourd'hui vous ne voulez point que son fils devienne notre gendre ; par quelles raisons ?

—D'abord, les qualités du père ne font rien pour le fils.

—Caprice de femme !

—Non, le motif est grave.

—Quel est-il ?

—J'ai l'intime conviction que cet homme ne peut faire le bonheur de ma fille ; et croyez-moi, monsieur, un œil de mère se trompe rarement en pareille circonstance. Enfin, j'opposerai un refus formel à ce mariage.

—Un refus, ma chère femme et que m'importe ? Comment à votre âge, et d'après mes instructions journalières, vous ignorez encore les lois ? Sachez que *le consentement du père suffit* (Code civil, article 148), et je suis père de ma fille, *attendu que l'enfant conçu pendant le mariage, a pour père le mari* (Art. 322.).

Le mariage a eu lieu malgré toutes mes prières. Aujourd'hui je connais les lois qui oppriment les femmes, qui en font des esclaves et des choses soumises aux volontés du mari, qui peut les transporter où il veut, les nourrir, les vêtir comme il veut, les outrager comme il veut hors de la maison conjugale, et disposer des enfants de sa femme sans son consentement.

Projet de réunion des élèves du Séminaire de Saint-Hyacinthe.

La réunion, dans une grande fête de famille, de tous les élèves anciens et nouveaux du Séminaire de Saint-Hyacinthe, depuis si longtemps désirée, va enfin recevoir sa réalisation. Avant que la présente année scolaire ne soit close, notre "ALMA MATER," accueillera dans son sein tous ses Enfants aujourd'hui dispersés aux quatre vents de la terre. Oh ! l'heureux jour pour tous les membres de notre nombreuse famille si profondément attachés de cœur au berceau commun de notre Education !

Le projet de cette réunion, souvent rêvé par chacun de nous, a enfin été arrêté dans une assemblée d'anciens élèves tenue en la paroisse de l'Ange-Gardien, le 30 Octobre dernier. Le comité nommé alors pour préparer la fête et en assurer le succès s'est réuni le 8 Novembre suivant à Saint-Hyacinthe. Il a complété son organisation intérieure en s'adjoignant de nouveaux membres et en éliminant ses officiers. Il a décidé qu'une lettre circulaire serait au plus tôt adressée à tous les confrères et il en a déterminé les points principaux.

Les officiers du comité sont :

Très-Révd. J. A. GRAVEL, V.-G., Président.

Révd. P. LEBLANC, Chan., Vice-Président.

L'Hon. P. B. de la BRUÈRE, }
Révd. A. DUMESNIL, Ptre., } Secrétaïres - Conjoints.

Monsieur le Président ayant, au nom du Comité, soumis le projet à l'agrément des membres du Séminaire, ceux-ci répondirent, par leur Supérieur, qu'ils l'accueillaient cordialement et que la maison serait heureuse et honorée d'ouvrir ses portes à ses biens-aimés élèves.

La présente circulaire, que le comité fait adresser à tous ceux dont les noms et la résidence sont connus, sera, nous l'espérons, reproduite par les différents journaux de la Province, qui tous comptent un grand nombre de nos confrères parmi leurs lecteurs. Nous avons l'espoir que, par ce moyen, notre invitation arrivera à la connaissance de tous. Nous prions toutefois instamment tous ceux à qui parviendra la présente, de la faire *circuler* et d'en donner avis à leurs amis de collège ; car il en est plusieurs sans doute, dont les noms nous échappent, et plus encore dont la résidence ne nous est pas connue. Dans

tous les cas, qu'on le sache bien, tous ceux qui ont étudié à St. Hyacinthe, soit comme écoliers, soit comme ecclésiastiques, ne fut-ce qu'une année, sont de la famille et de la fête.

Pour célébrer dignement cet heureux jour et en commémorer à jamais l'agréable souvenir, en même temps que pour offrir à notre cher Collège de St. Hyacinthe et à ses membres honorés un témoignage qui réponde à notre affection et à notre gratitude, le comité est unanime à penser que tous s'empresseront d'apporter le concours de leur générosité, chacun suivant ses moyens.

Le comité a pris, dans ce but, divers projets en considération. Mais avant de donner aucun ordre à ce sujet, de même qu'avant de régler certains autres points d'importance, le comité a besoin de savoir, *au plus tôt*, le nombre de ceux qui se proposent d'assister à cette fête, ainsi que le montant approximatif de la somme qui sera mise à sa disposition. Pour atteindre plus sûrement et plus rapidement ces deux fins, on a décidé que tout élève pourra s'adresser à n'importe quel membre du comité. Ces Messieurs accepteront avec plaisir ces fonctions temporaires de Secrétaires Correspondants et Trésoriers.

Nous donnons ici la liste complète des membres du comité et leur résidence.

Très-Révd. J. A. Gravel, Vicaire-Général, Evêché de St. Hyacinthe.

Rév. P. Leblanc, Chan. Evêché de Montréal.

L'Hon. P. B. de la Bruyère. C. L., St. Hyacinthe.

P. Bachand, M. P. P., St. Hyacinthe.

P. Marchand, M. P. P., St. Jean, P. Q.

M. Mathieu, M. P. P., Sorel.

Rév. P. Strain, Lynn, Mass. E. U.

Rév. P. Onellette, Maid stone, comté Essex. Ontario.

Rév. A. O'Donnell, Chan., curé de Saint Denis, Riv. Chambly.

Rév. J. Primeau, curé de Boucherville.

Rév. C. A. Desnoyers, curé de St. Pie.

Rév. C. St. Georges, curé de St. Athanase.

Rév. F. X. Bouvier, Salmon Falls, N.-H., Etats-Unis.

Rév. G. F. Chevrefils, curé de Ste. Anne, Bout de l'Île de Montréal;

Rév. A. Dumesnil, Ptre. Prof. St. Hyacinthe.
 G. S. Leclerc, Bureau du Conseil d'Agriculture, Rue
 St. Gabriel, Montréal.

Clément Vincelette, Asile de Beauport.

Adolphe Lévesque, Architecte, Montréal.

Henri Parent, Ing. Civil, Ottawa.

C. Bélanger, Avocat, Sherbrooke.

Ferd. Gagnon, Agent d'Immigration, Worcester,
 Mass. E. U.

Ls. Tranchemontagne, Marchand, Berthier en Haut.

Que chacun maintenant soit à son devoir et agisse sans retard ; que chaque élève transmette d'ici au 1er janvier prochain, si possible, à l'un des membres du comité et son nom et sa souscription. Il serait peu convenable, pensons-nous, de préciser un *minimum* quelconque : tous ne sont pas dans l'abondance et nous craindrions de gêner, lorsque nous voulons que tous soient à l'aise et arrivent à la belle lête le visage riant et le cœur joyeux. Quand chacun ne donnerait que quelques dollars, nous serions en mesure d'élever en face de notre Collège un monument splendide qui dira à tous ceux qui le contempleront : "Ici se réunirent, en 1878, dans une même pensée et une même affection, les élèves anciens et nouveaux du Séminaire de St. Hyacinthe."

A l'œuvre donc ! que chacun y mette le zèle du cœur pour répandre partout la *Bonne Nouvelle*, et faire réussir la *Grande Fête*.

La réunion aura lieu à la veille des vacances. L'époque précise et autres détails seront réglés plus tard et communiqués à temps aux intéressés.

Pour le Comité,

BOUCHER DE LABRUÈRE, }
 A. DUMESNIL, PTRE., } *Secrétaires.*

St. Hyacinthe, 15 Novembre 1877.

Un miracle à Ste. Anne.

Nous avons occasion, il y a à peine quelques semaines, de relater un miracle éclatant opéré au sanctuaire de la Bonne Ste. Anne. Voici maintenant la narration d'une autre guérison miraculeuse écrite par la personne même qui a été l'objet de la puissante protection de cette grande sainte.

Cette lettre était adressée au *Nouveau Monde* :

Fall River, 11 oct. 1877.

Monsieur le Rédacteur,

Veillez bien me donner une petite place dans les colonnes de votre journal pour faire connaître à vos lecteurs la grâce insigne dont je viens d'être l'objet de la part de la Bonne Sainte Anne de Beaupré. Puisse le récit suivant augmenter davantage encore dans le cœur des catholiques du Canada et des Etats-Unis, de tous ceux qui vous lisent, la confiance déjà si grande qu'ils ont dans la puissance de cette thaumaturge si chère aux Canadiens.

Depuis plus de quatre ans, j'étais attaqué d'une maladie de cœur, qui me faisait terriblement souffrir, et me mettait surtout cette année dans l'impuissance complète de vaquer à aucun travail manuel. Je voyais mes forces m'abandonner, mon corps dépérir tous les jours, et cela sans que les hommes de l'art puissent apporter quelque bien-être à ma désespérante position. Ce que les hommes ne pouvaient me procurer, la santé, je résolus de le demander au ciel. Mon *médecin* de là-haut fut vite choisi. Ste. Anne n'avait-elle pas, par le passé, comme on le lit tous les jours dans ses *Annales*, guéri des cas plus désespérants encore que le mien ?

Ainsi, la semaine dernière, au lendemain d'une crise qui m'avait mis à deux doigts du tombeau et avait nécessité la venue du prêtre, ai-je pris plein de courage et de confiance le chemin de Ste. Anne de Beaupré, au Canada. La longueur, la fatigue, les difficultés de ce pèlerinage, qui est de plusieurs centaines de lieues, m'avaient exténué ; et cependant, malgré tout, ma confiance au lieu de diminuer n'avait fait qu'augmenter.

Aussi quel bonheur pour moi quand je mis le pied sur ce sol béni de la côte de Beaupré, témoin journalier de tant de prodigieux miracles ! Oh ! que tout est saint, que tout provoque la piété. Comme il fait bon de respirer cet atmosphère qui a fait monter vers le ciel, depuis près de deux siècles, tant de prières ferventes. L'aspect des lieux, le temple vénéré, la tenue à la fois grave et pieuse des habitants fortunés de cette paroisse, tout semble revêtir un cachet divin, qui invite l'âme à la prière, au recueillement. J'ai éprouvé toutes ces choses à la messe que j'ai entendue dans le temple vénéré, élevé à l'auguste thaumaturge ; quand je me suis approché de la sainte table, je sentis que quelque chose d'extraordinaire s'opérait en moi ; le céleste *médecin* que j'avais invoqué venait de me visiter... de me guérir !!! Guéri ! oui, je l'étais bien, en effet, et par la bonne Sainte Anne !

Oh ! que mon action de grâce fut longue et reconnaissante ! Comme je promis bien à Ste. Anne (et je serai fidèle à ma promesse) de me rappeler toute ma vie de sa faveur signalée

et de publier partout sa puissance et sa bonté, de la faire connaître, aimer autant qu'il serait en mon pouvoir.

Depuis ma guérison, je n'ai pas ressenti la moindre attaque de ma maladie. Mon appétit est excellent et j'ai recouvré presque toutes mes forces d'autrefois.

Avec la confiance que, pour la grande gloire de Ste. Anne, vous daignerez bien insérer les lignes qui précèdent dans votre journal,

Je demeure,

Monsieur le Rédacteur,

Votre dévoué serviteur.

SIMON LUPIEN, fils.

MÉMORIAL NECROLOGIQUE.

L'Hon. Joseph Octave Beaubien.

La grande et populeuse paroisse de St. Thomas de Montmagny, vient de perdre un de ses plus dignes et respectés citoyens de la province de Québec, un de ses enfants les plus marquants : l'hon. Joseph Octave Beaubien a rendu son âme à Dieu, à sa résidence à Montmagny, le 7 novembre, après avoir eu l'insigne faveur d'être assisté à plusieurs reprises et jusqu'à ses derniers moments par un ministre du Souverain Juge des vivants et des morts.

Caractère franc, loyal et énergique, il avait eu, outre tout ce qu'il faut de talents pour rendre encore d'importants services à ses concitoyens et à son pays, et nul doute que si Dieu eût prolongé son existence, il fut parvenu au plus haut rang parmi nos hommes marquants. Mais la Providence qui se joue des projets humains en a décidé autrement, et nous n'avons plus qu'à nous incliner devant ses décrets sans appel.

L'hon. M. Beaubien est né le 24 mars 1824, à Nicolet, où réside encore son vieux père, M. Louis Beaubien, qui a maintenant atteint l'âge patriarchal de quatre-vingt cinq ans.

Après avoir fait avec succès ses études classiques au collège de Nicolet, il alla étudier un an la langue anglaise à Rochester, Etats-Unis. A son retour au pays, ayant à faire choix d'une profession, il opta pour la profession médicale et il étudia successivement sous la direction de deux médecins distingués, MM. les Docteurs Marsden et Landry. Ses études médicales terminées, en 1846, il alla d'abord se fixer à Ste. Elisabeth, puis à St. Thomas de Montmagny, où l'avait appelé son vénérable oncle, feu M. le curé Jean Louis Beaubien, et où il ne tarda pas à se créer une large clientèle. Sa

réputation comme médecin lui ouvrit le chemin de la Législature, et aux élections générales de 1857 il fut élu député du comté de Montmagny au Parlement du Canada-Uni. Il entra là, sur son terrain de prédilection et, abandonnant presque tout à fait la carrière médicale qui lui promettait pourtant un si brillant avenir, il se lança corps et âme dans le champ brûlant de la politique.

Dès son arrivée au Parlement, il fut remarqué par feu Sir George Etienne Cartier et par feu Sir Etienne Paschal Taché, qui lui accordèrent leur estime et le destinèrent à devenir un de leurs aides-de-camp dans la direction du parti conservateur. Cette estime et cette confiance dont l'avaient honoré deux des plus grands hommes d'Etat dont le Canada puisse s'enorgueillir, l'hon. M. Beaubien fut bientôt en mesure de prouver qu'il en était digne : en effet, en 1867, à l'établissement de la confédération, on lui confia, dans le cabinet de la province de Québec, le plus important de tous les portefeuilles, celui de Commissaire des Terres de la Couronne, et c'est à lui que revient le grand mérite d'avoir donné à ce Département cette organisation judicieuse et raisonnée qui fait l'admiration des personnes compétentes qui en ont étudié les rouages et suivi le fonctionnement.

En 1873, l'hon. M. Beaubien donna, pour des raisons personnelles, sa démission comme ministre, et se retira de la politique militante, tout en conservant le siège qui lui avait été donné en 1867 dans le Conseil Législatif de la Province de Québec. Il s'était effacé sans bruit et sans ostentation, comme un homme ayant la certitude qu'on aurait plus tard et prochainement besoin de ses services. Et si la mort n'était pas venue si prématurément frapper à sa porte, il est évident qu'il aurait été appelé sous peu à jouer un rôle préminent dans les affaires du pays et à mettre plus en relief, au bénéfice de la province de Québec et du Canada, ses talents d'homme d'état.

L'hon. M. Beaubien avait, outre un goût très prononcé pour les choses de la politique, une véritable passion pour l'agriculture et, depuis quatre ans surtout, son occupation de prédilection était l'exploitation de ses magnifiques fermes de St. Thomas et du Cap St. Ignace. Il surveillait en personne tous ses travaux agricoles et, à l'affût de toutes les améliorations possibles, il n'épargnait ni son trouble ni ses deniers quand il avait l'espoir de faire un pas de plus dans la bonne direction. Aussi ses fermes étaient-elles réputées pour leur bonne tenue.

En somme, et pour résumer, l'hon. M. Beaubien était un homme éminemment utile et un homme d'avenir : deux mérites qui ne contribueront pas peu à le faire vivre dans le souvenir de ceux qui ont eu l'avantage de le connaître.

Abonnements payés.

Nous accusons réception du prix de l'Abonnement à la *Gazette des Familles*, de la part des personnes dont les noms suivent, savoir :

Pour l'année 1877.

Par Mr. Louis Emond, de St. Paschal :

MM. Pierre Dancouse, St. Paschal.....	\$0.60
Louis Emond do	0.60
Antoine Langelier, do	0.60
J, Bte. Lavoie, do	0.60
André Raymond, do	0.60
François Lévêque, do	0.60
Cyriaque Lavoie, do	0.60
Mugloire Duval, bo	0.60
Joseph Pelletier do	0.60
Gilles Langelier, do	0.60
Martin Moreau, do	0.60
Hyacinthe Bouchard, do	0.60
Octave Bouchard, do	0.60

Par Messire Th. Smith, de St. Alexis de Matapédia :

MM. Eusèbe Doiron, St. Alexis de Matapédia	0,60
Marg. J. Doiron, do	0.60
Ls. J. Blaquièro do	0.60
Maxime Martin do	0.60
Sylvestre Gallant do	0.60
Jos. S. Pitro, do	0.60
Lazure Doiron, do	0.60
Jean Blaquièro, do	0.60
Albert Poirier, do	0.60
Eloi Bourgault, do	0.60

Pour l'année 1878.

Révl. Messire P. Brassard, St. Romain de Winslow..... \$1.00

TABLE DES MATIERES.

	PAGES.
Aux Abonnés.....	1
Aux Lecteurs.....	3.—341
 Histoire de l'Eglise:	
Introduction.....	3
I.—Les premiers Chrétiens.....	5
II.—S. Etienne, premier martyr.....	8
III.—S. Paul.....	33
IV.—S. Pierre.....	35
V.—S. Jean.....	38
VI.—Ruine de Jérusalem.....	40
VII.—Les Persécutions.....	65
VIII.—Détails sur les Persécutions.....	67
IX.—Autres détails.....	98
X.—Martyrs.....	99
XI.—A propos des Persécutions.....	129
XII.—Rome, le Colisée, les Catacombes.....	131
XIII.—Les Apologistes.....	161
XIV.—Le Triomphe de la religion chrétienne.....	165
XV.—Ste. Hélène et la vraie Croix.....	193
XVI.—Les Hérésies et l'Arianisme.....	196
XVII.—L'Arianisme dans les Gaules, etc.....	252
XVIII.—La Vie Monastique.....	227
XX.—Fin de l'Arianisme.....	258
XXI.—Théodose.....	260
XXII.—S. Jean Chrysostome, S. Augustin et S. Jérôme.....	286
XXIII.—Les Hérésies et les Conciles.....	289
XXIV.—L'Eglise et les Barbares.—§1. L'Italie.....	314
XXV.— do do §2. La France.....	316
XXVI.— do do §3. L'Angleterre...	343
XXVII.— do do §4. L'Allemagne...	345
 La Mère Marie de l'Incarnation :	
Guérisons miraculeuses.....	16
Embarquement pour le Canada, etc.....	50
Divers Faits historiques 71—102.—134.—171.—205 234.—268.—298—318	
 Littérature :	
Les deux Visions.....	274
L'Amitié.....	278
La Patte de Dindon.....	303
Une Maison jetée par la fenêtre.....	306
Ce que peut souffrir une Mère.....	324—347

Esquisse Morale :

L'Inepte.....	331
Le Farceur.....	333
Un mari selon les lois.....	356

Le Sacré Cœur de Jésus :

Introduction.	11
I.—Origine et Progrès de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus.....	13—43.—81—106
II.—Trésors cachés dans le cœur Sacré de Jésus....	108
	140.—167.—199—230
L'Heure Sainte, etc.	263

La Terre Sainte :

I.—Précis historique sur Jérusalem.	18
II.—Intérieur de l'Eglise du Saint Sépulture, à Jérusalem.	20

Entretiens sur le Cathéchisme :

Ier. Entretien.	238
Ile Entretien.	241

Légendes :

Le Ciboire de Cire.	253
-----------------------------	-----

Agriculture :

Aux Cultivateurs.	26
Les Oiseaux et l'Agriculture.	186
La Punaise à Patates.	188

Maximes et Pensées ;

Diverses Pensées.	159
---------------------------	-----

Diverses autres Matières.

Nouvelles Diverses, 27—62—90—123—157—254—280	
Nouvelles Religieuses	121—154—189—223—256
Nouvelle Administration.	257—285—331
A MM. les Curés.. . . .	31
Projet de réunion des élèves du Séminaire de Saint-Hyacinthe.	358
Les Angoises de Pie IX.....	22
Béatification de Christophe Colomb.....	23
Les Progrès du Catholicisme aux Etats-Unis.....	24

Diverses autres Matières.—(Suite.)

Les Veillées de l'Instituteur.....	53	77
Le Château du Diable.....		57
Pie IX.....		59
Histoire d'une Prise de Tabac.....		60
Les Chantiers.....		83
Le Mois de St. Joseph.....		85
Les Saints et les Miracles.....		87
Foi touchante.....		88
Influence d'une épouse chrétienne.....		89
Corps de Musique de Beauport.....		89
Le Mois de Marie.....		109
Déclaration de l'Archevêque et des Evêques de la Province ecclésiastique de Québec, au sujet de la loi électorale.....		113
Pèlerinage à Rome.....		116
Bien touchant.....		116
Mgr. Howard.....		118
Persécution.....		119
Un Précieux Souvenir.....		120
Changements ecclésiastiques.....		120
Monument de Mgr. Jos. Eug. Guignes.....		145
Le Mois du Sacré Cœur.....		147
Les Pèlerins Canadiens.....		148
Origine du Mois du Sacré Cœur.....		149
La Chapelle du Sacré Cœur.....		151
<i>Quique suum</i>		151
La Science du Ménage.....		152
De quelques origines botaniques.....		154
Le Jubilé épiscopal de Pie IX.....		176
La Procession du S. Sacrement.....		180
Le Mois de Ste. Anne.....		180
Ode à Ste. Anne.....		182
Le feu au Saguenay.....		185
Chemin de colonisation du Lac St. Jean.....		185
Trente-trois ans dans une Cave.....		188
Mandement des Evêques de la Province ecclésiastique de Québec, promulguant le Bref qui nomme Ste. Anne patronne de la dite Province.....		210
Un miracle éclatant.....		221
Encore un terrible exemple.....		244
L'arrivée de Mgr. l'Evêque de Sherbrooke.....		246
La Bonne Ste. Anne.....		247
Le Salut de la Catholicité.....		291
N. S. Père le Pape Pie IX.....		310
Enveloppes timbré.....		311
Conversion d'un jeune Protestant.....		335
Loterie de St. François du Lac.....		337
Chiniquy dévoilé.....		338
Un miracle à Ste. Anne.....		360

Mémorial Nécrologique,

Rév. M. Pierre Girard	32
Rév. M. Jacques Bédard	32
Rév. M. Thos. Pépin	32
Madame Racine	64
Rév. P. Reboul	95
J. B. Martel	96
Rév. L. E. Parent	128
Frère Gladu	128
Rév. P. McEvoy	128
Rév. C. F. Morisson	128
Rév. F. A. Taupin	128
Rév. Isidore Béland	128
Rév. M. Lequerre	128
M. Hypolite Suzor	159
Dame Marie Arthémise Ouellet	159
Révde. Sœur St. Ignace	192
M. Ambroise Gendron	192
M. Ludger Mathieu	192
Révde. Sœur Ildefonse	281
Révde. Sœur St. Gabriel	338
Dlle. E. Olivier	340
Mme Elie Martineau	340
L'Hon. Jos. Octave Beaubien..	362

Abonnements payés.

Argent reçu pour abonnement à la *Gazette des Fa-*
milles 96—126—160—312—364

Table des Matières 365